

compte de l'entrée et le puits central, Cl. Barrière a avancé la conclusion qu'elles représentent la disparition et réapparition annuelle de la vie animale et végétale (pendant l'hiver et le printemps). D. Vialou, sans offrir une solution tellement ferme, est l'adepte d'une version semblable, c'est-à-dire que la logique de l'art pariétal est structurée autour des éléments fondamentaux de la vie des paléolithiques. Je crois qu'on peut affirmer l'existence des évolutions cycliques non seulement dans le milieu naturel, mais aussi dans le milieu culturel (l'existence construite par l'homme). Pour donner un exemple, la vie d'un individu connaît quelques moments d'intégrations ou d'éliminations successives qui peuvent être représentées comme des apparitions et/ou disparitions (naissance, majorité, mariage etc.). Peut-être peut-on envisager la démarche conceptuelle des paléolithiques d'autre part. En accordant à chaque élément graphique une valeur abstraite, nous pouvons analyser les types des connexions qui ont été réalisés par les paléolithiques dans leur art, c'est-à-dire dans un champ d'explications formelles, sans avoir besoin de la formalisation des éléments graphiques. On peut aller plus loin en affirmant comme hypothèse (et seulement comme telle) l'idée de la possibilité de transformer une logique « bidimensionnelle » (ou même « tridimensionnelle », tenant compte qu'une série des galeries ornées ont des représentations sur le toit) dans une logique unidimensionnelle (unidirectionnelle) qui est spécifique à une démarche scientifique. C'est une hypothèse qui sera vérifiable quand on aura plus de monographies comme celle de D. Vialou.

La seconde partie, intitulée « Synthèse des faits et interprétation des données » est une continuation logique des nouveautés méthodologiques de la première section. Après les résumés statistiques qui sont une véritable aide pour l'archéologue intéressé dans ces problèmes, l'auteur établit des limites pour son discours, fait essentiel pour toute analyse qui se veut le point de départ pour des affirmations générales, même si on rencontre des termes qui seront difficile à intégrer dans une investigation menée pour voir les problèmes considérés. A la page 359, D. Vialou affirme que « Les dispositifs pariétaux sont des constructions symboliques dans la mesure où les liens existant entre les thèmes et entre ceux-ci et leur supports et la grotte sont généralement implicites et porteurs de significations ». Cette conclusion reste pourtant la raison, la prémisse de toute recherche : l'objet étudié est le porteur d'un message, enfin, d'une information ; et dans la mesure dans laquelle existent des différences et des rapprochements entre ces messages nous pouvons éliminer *ab initio* l'idée d'un emplacement aléatoire ou même segmentée des figures pariétales. Au-delà du niveau minimum d'explicité la démarche scientifique n'a aucune motivation. Il est clair que tout ce que nous tenons sous observation est bourré de sens et qu'il est déchiffreable à travers l'analyse

des éléments qui composent n'importe quel message (soit qu'il est destinée au individu ou au groupe culturel) : le code, le denotant et le denoté. Quelques termes (tels quels „l'imaginaire” et „l'indéterminable”) sont peu utilisables, même s'ils donnent mesure du fait que quelque chose nous échappe encore. D'une valeur spéciale est la hiérarchie des liaisons thématiques : binaires (95 cas), tertiaires (39 cas) et multiples (5 cas). Le résultat de cette analyse, nommément le fait que le nombre des éléments communs décroît à mesure qu'on pousse l'analyse, donc tenir compte du nombre de plus en plus grand des unités graphiques et des techniques artistiques (p. 379), c'est un point gagné qui vient à l'encontre des postulats théoriques envisagés dès le début : les « réalités » d'au-delà de l'art sont le milieu fondamental, l'art n'étant que la chaîne qui réunit l'émetteur et le récepteur dans le transfert d'informations sur ces réalités ; la mobilité de l'information se fonde sur des conventions culturelles qui renferment la figure pariétale ainsi que son support. La segmentation du discours pariétal dans des unités (topographiques et artistiques) significatives est justifiée seulement lorsqu'elle est intelligible pour les deux pôles de la communication, fait démontré avec force par D. Vialou. Même si on peut discuter s'il est possible que les analogies techniques n'impliquent des analogies conceptuelles (p. 383), compte tenu que, selon l'auteur, « des représentations identiques dans leur nature et origine techniques sont polymorphes d'un point de vue stylistiques » (p. 392), cette hypothèse est un point de départ susceptible d'évolutions nouvelles et fructueuses.

La dernière partie est, sinon une retrouvaille, au moins une réévaluation des conclusions acceptées par H. Breull : « ... finalement c'est le modèle pariétal, c'est-à-dire, l'acte de représenter sur paroi et sous terre, qui est commun à tous les sites et non pas leur contenu symbolique » (p. 397). Mais la plus importante conclusion est que la distribution de figures pariétales est une dimension de l'espace pariétal qui ne dit rien sur l'espace chrono-culturel.

En somme, nous ne pouvons qu'admirer l'immense effort constructif de D. Vialou qui, au bout de six ans de travail nous a offert un vrai modèle d'analyse, une solution aux problèmes de méthodologie et de déchiffrement d'une époque et d'un phénomène qui, singulièrement, paraît plus caché et plus significatif à chaque nouvelle analyse. Si nous pouvons comprendre le message de l'art paléolithique, c'est grâce aux analyses de plus en plus poussées, qui ont comme but l'intégration de tous les éléments qui sont à la disposition de l'archéologue. Le livre de D. Vialou reste, pour vrai dire, un moment de référence, tant en soi que dans ses implications de longue portée pour la science historique.

C. Căpiță

### AMÁLIA MOZSOLICS, *Bronzefunde aus Ungarn. Depotfundhorizonte von Aranyos, Kurd und Gyermely*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1985, 235 S. und 286 Taf.

Das technisch schön ausgeführte, hier zu besprechende Buch setzt die Reihe der Studien über die Bronzefunde des Karpatenbeckens fort, denen die Autorin bereits zwei Bände : I (1967) Depotfundhorizonte Hajdú árnosi und Koszider, II (1973) Depotfundhorizonte Főrró und Ópályi, gewidmet hat. Methodologisch ordnet sich das Werk in eine in Ungarn nach J. Hampel traditionell gewordene Einstellung über die Erforschung der prähistorischen Bronzen ein. Wie in der Einleitung hervorgehoben, wird auch in diesem Band die corpusmäßige Vorlage des äußerst umfangreichen Fundstoffes angestrebt. Dies war auch der Grund dafür, das Werk nur auf die Auslegung der in Ungarn erschienenen Worte zu beschränken ; Nachbargebiete, das sog. Karpatenbecken, werden zwar als Analogien zitiert, jedoch gilt die Darstellung der einzelnen Typen, die den ersten Teil des Bandes ausmacht (S. 11–75), vorwiegend den ungarischen Bronzen. So werden Waffen, Werkzeuge, Metallgefäße, Pferdegeschirr und Wagen, Schmuck, Trachtzubehör und Toilettenartikel

jeweils chronologisch, typologisch und chorologisch studiert, wobei den wichtigsten Typen allerdings eine größere Aufmerksamkeit zugewandt ist. Die hier in Frage kommenden drei Depotfundhorizonte — Aranyos (B Va), Kurd (B Vb) und Gyermely (B Vc) — umfassen im großen und ganzen die IIa A-Periode (nach Reinecke) wenn sich auch der ersterwähnte Horizont bereits in der vorangehenden Stufe herausgebildet hat.

Die Autorin vertritt die Meinung, daß schon im Ópályi Horizont Änderungen in der Kampfweise ersichtlich wären. So seien in dem darauffolgenden Aranyos-Horizont Schwert und Lanze die kennzeichnendsten Waffen, während Streitaxte (Nackenscheibenaxte der Variante Uoara) allmählich seltener werden oder, könnte man hinzufügen, ihre Streitaxtfunktion verlieren. Die Epoche „der Axtkulturen“ weiche mit dem Einsatz des Aranyos-Horizontes vor der der Schwerter und Lanzen zurück, eine Wandlung die Mozsolics als kulturelle Zäsur betrachtet und mit derjenigen vergleicht,

die Anlaß zum Vergraben der Koszider-Funde und zum Verlassen der Tellsiedlungen vor der vermeintlichen Invasion des Hügelgräbervolkes gegeben hätte.

Rezensentin bemerkt, daß das allmähliche Seltenerwerden der Nackenscheibenäxte nicht unbedingt auch das Verschwinden der Streitaxt bedeuten würde, wann man den Lappen-, Absatz- und Tüllenbeilen hauptsächlich eine Waffenfunktion zuschriebe. Dafür spräche ihr Vorkommen in typischen Kriegergräbern wie Čaka, Dolny Peter, Bakonyzúcs, Hővej u.a. sowie das Verhältnis Produktionskosten/Abnutzungswiderstand im Falle einer Werkzeugfunktion, die freilich nicht ganz auszuschließen sei. Ohne die Waffenfunktion vollkommen in Abrede zu stellen, neigt die Autorin aber dazu, die erwähnten Beilarten in erster Linie als Werkzeuge zu bezeichnen.

Der Versuch einer typologischen Einteilung der zahlreichen Tüllenbeile – vor allem der eine große formenkundliche Variation aufweisenden Exemplare des Horizontes Kurd – wäre als sehr wichtig zu betrachten, insbesondere da bisher in dieser Richtung verhältnismäßig wenig geforscht wurde. Es ist jedoch bedauerlich, daß Bezüge auf Analogien aus den Nachbargebieten meist auf die Anführung von Werken allgemeiner Art beschränkt sind und nur hier und da spezielle Studien zitiert werden (so scheint M. Russus grundlegender Aufsatz über das transsilvanische Tüllenbeil/Sargetia, 4, 1966, S 17 ff./der Autorin unbekannt geblieben zu sein).

Zur Erklärung der Funktion einiger Blechbänder, die bislang schlechthin als Halsbänder angesehen wurden, zieht Mozsolics Texte von Nuzi heran und glaubt in vielen dieser Stücke aus Bronzeblech Halsbergen zu erkennen, die auf Leder oder Wolle montiert gewesen wären. Der Wert dieser Bezugnahme auf Schriftquellen aus weit entfernten Gegenden ist gewiß beschränkt und bedingt durch die verschiedenartige Kampfweise und den unterschiedlichen Entwicklungsstand der betreffenden Kulturen; dasselbe gilt wohl auch für die Vergleiche der Autorin bezüglich der Ausrüstung der Streitwagen und der damit verbundenen Waffenfunktion der Lanzen.

Bemerkenswert ist, daß Mozsolics einen kritischen Standpunkt gegenüber den historisierenden Theorien über die Bedeutung des sog. „vorskythischen“ bzw. „thrao-kimmerischen“ Pferdegeschirrs einnimmt, gleichgültig ob derartige Hypothesen auf die Beweisführung einer kulturellen Kontinuität oder eines Eindringens östlicher Elemente zielen. Die Autorin ist vor allem bemüht, das jungbronzezeitliche Pferdegeschirr von demjenigen der sog. „präskythischen“ Periode zu trennen und betont dabei – m.E. mit Recht –, daß Wagenfahren und „vielleicht auch“ Reiten (– warum „vielleicht auch“?) auf eine lange Tradition zurückblickt, u.zw. zumindest zwei bis drei Jahrhunderte, bevor die als „präskythisch“ bezeichnete Invasion stattfand. Es bleibt noch zu überprüfen – so die Autorin – wie groß der autochthone Anteil an der weiteren Entwicklung des Pferdezubehörs mitgewirkt hat, um dabei herauszustellen, was tatsächlich als „östliche“ Komponente bezeichnet werden darf, ohne diese von vornherein in Frage zu stellen. Es bleibt jedoch dahingestellt, inwiefern eine Reihe Bronzegehänge, wie etwa dasjenige von Blatnica, wirklich als Pferdezubehör gedeutet werden muß. Der Fund eines solchen – allerdings kleineren – Stückes auf dem Brustkorb des Skelettes aus Gr. 3 von Budeşti-Finale, ins 7. Jahrhundert datiert (G. Marinescu, Dacia NS., 28, 1984, S. 47 ff., Abb. 3), erlaubt auch eine andere Erklärung dieser Gegenstände (vgl. auch G. Schumacher-Matthäus, *Studien zu bronzezeitlichen Schmucktrachten im Karpatenbecken*, Mainz, 1985, S. 79 f., die diese Gehänge der männlichen Tracht zuweist).

Schmuck ist eher gedrängt behandelt, obwohl Verf. die Dürftigkeit von Studien über diese reich vertretene Fundgattung mit Recht betont. Wieviel man durch eine detaillierte Typologie der Schmuckgegenstände gewinnen könnte, beweisen einige speziell ausgerichteten PIB-Bände; so z.B. derjenige von T. Bader über jungbronzezeitliche Fibeln, wovon manche Typen meist in Ungarn verbreitet sind und der hier behandelten Periode angehören (*Die Fibeln in Ru-*

*mänien*, München, 1983; vgl. Rezension A. Vulpe: *Germania*, 65, 1987, 2, S. 477 ff.).

Im Schlußkapitel zur Chronologie sind auch kulturhistorische Erwägungen über die Bedeutung des Vergrabens der Depotfundhorizonte angestellt. So kommen Beziehungen zu italischen Bronzen hauptsächlich im Horizont Kurd zum Ausdruck. In dieser Zeitstufe, die mit der Gáva-Kultur synchronisiert wird und der die Zahlreichsten Hortfunde zugeteilt werden, finden – so Mozsolics –, „offensichtlich tiefgreifende Änderungen statt“, die im ganzen Kulturhabitus eingetreten sind und die derjenigen, die in Italien an der Wende vom „Bronzo-recente“ zum „Bronzo-finale“ eintraten und vom SH III C an protogeometrisch in der Ägäis festgestellt wurden, entsprechen würden. Die Verbreitung der Bronzetyphen in den verschiedenen Horizonten ist ungleich: während sich Aranyos-Funde in Nordostungarn häufen, umfassen diejenigen der Etappen Kurd und Gyermely das ganze Land, aber Kurd-Funde sind auch viel weiter entfernt – fast im gesamten Karpatenbecken – zu verzeichnen.

Eine äußerst wertvolle, umfangreiche Fundliste (S. 85–218) und ein Ortsverzeichnis schließen die Arbeit.



Eine kritische Stellungnahme gegenüber einer so umfangreichen und kompetenten Arbeit wie die der Verfasserin ist kaum zu erwarten. Der Wert dieses Werkes ist unlegbar und offenbart sich jedem Fachleser ohne weiteres. Meine Diskussion ist daher eher auf methodologische Fragen ausgerichtet, die zwar grundsätzlich erscheinen können, den Inhalt des Buches jedoch nur am Rande streifen.

Die Gliederung in *Depotfundhorizonte* beruht auf der Meinung, daß Horte in Zeitem von Unruhen oder Gefahr von außen her (Kämpfe zwischen Stämmen, Völkerwanderungen) der Erde anvertraut wurden, um die kostbaren Sachen – die Bronzen – vor feindlicher Ausplünderung zu bewahren. Dieser Denkweise nach sind Hortfunde als einheitliche chronologische Horizonte zu verstehen und ein jeder solcher Horizonte würde somit ein besonderes Geschehnis im Laufe der historischen Entwicklung einer Kultur widerspiegeln. Diese Behandlung der bronzezeitlichen Horte als Depotfundhorizonte begegnet in vielen Arbeiten der Autorin, beginnend mit *Archäologische Beiträge zur Geschichte der großen Wanderung* (ActaArchHung, 8 [1958], 1957) und sie wurde als Methode auch von manchen rumänischen Forschern (M. Petrescu-Dîmbovița, M. Rusu u.a.) – mit anderen Gliederungs- und Bezeichnungskriterien – übernommen.

In letzter Zeit wurden gegen diese Denkweise immer wieder Einwände erhoben. Man versuchte, andere Erklärungen für die Hortdeponierung zu finden. Es drängt sich stets die Frage auf, warum man gerade bei Gefahr Waffen vergraben sollte? Andererseits führen neue Angaben über die kulturelle Entwicklung mancher Zonen eher zu unterschiedlichen, manchmal sich widersprechenden Deutungen, wie im Fall des „Horizontes“ Suseni (etwa zeitgleich mit dem Depotfundhorizont Kurd), dessen Bronzen nach Ansicht von Petrescu-Dîmbovița und Rusu anlässlich einer Einwanderung der Träger der Gáva-Kultur versteckt wurden, der von Mozsolics aber als Widerspiegelung von historischen „Ereignissen viel größerer Tragweite und Ausmaße“, die nicht nur das Karpatenbecken, sondern auch entferntere Gebiete miteinbezogen hätten, angesehen wird. Zieht man jedoch den kürzlich zutage gebrachten Fundstoff aus dem Banat und dem Lăpuș-Land in Betracht, so müßte man sich die Entstehung der kannelierten Ware (darunter auch die Gáva-Kultur und die mit ihr verwandten Gruppen) – und das gilt wohl auch für den kulturellen Vorgang im Bereich der Piliyer-Kultur – eher als Resultat einer lokalen Entwicklung vorstellen, etwa eines Modewechsels in der Keramikverzierung.

Das Vergraben der Bronzen findet eine viel glaubwürdigere und nuancenreichere Erklärung, wenn man der Mehrzahl der Deponierungen einen Votivcharakter zuschreibt, so wie es in letzter Zeit in der Literatur immer häufiger angedeutet wird. Im Gegensatz zu früheren Arbeiten nimmt

Mozsolics im vorliegenden Band eine vorsichtigere Stellung gegenüber dem Problem des Verbergens der Hortfunde ein. Sie betont, daß „eine historische Interpretation der Bronzefunde“ heute nicht möglich sei, da bisher noch „die Erschließung von großen Gräberfeldern und Siedlungen“ fehlt. „Die Bronzefunde sollen nicht einseitig als Opferfunde (Weihgaben), Versteckfunde bei drohender Kriegsgefahr oder Völkerwanderungen... bezeichnet werden“ (S. 9 f.). Sie schließt aber entschieden aus, daß der Mehrheit der Horte des Kurdhorizontes eine kultische Bedeutung zugewiesen werden könnte (S. 84); ihre ganze methodologische Auffassung der „Depotfundhorizonte“-Theorie impliziert jedoch unabwiesbar den Gedanken eines gleichzeitigen Verbergens der Depots eines bestimmten Horizontes.

Wenn auch der eigentliche Beweggrund zur Hortedepotierung (Einzelfunde müßten nicht ausgeschlossen werden; man dürfte sie als „Einstückdepots“ bezeichnen) nicht — oder noch nicht — genau zu entziffern ist, so bietet die sakrale Deutung dieser Erscheinung zumindest einen Vorteil für die chronologische Gliederung dieser Fundgattung: Votivdeponierungen wurden ständig — zu gewissen Jahreszeiten, Feiertagen oder während Unruhen (der Kriegsgottheit geweiht), Seuchen u.a. — im Boden vergraben; sie bilden also keine „Fundhorizonte“.

Hypothetisch bleibt also auch der Versuch der Verfasserin, das Verlassen mancher Siedlungen oder die Befestigung anderer mit dem Verbergen eines gewissen Depotfundhorizontes in Einklang zu bringen, da eben das Siedlungswesen dieser Periode noch zu wenig bekannt ist. Das Auftreten befestigter Ansiedlungen impliziert nicht unbedingt eine Zeit der Unruhe oder Gefahr, bedeckt man, daß solche Burgen meist Herrensitze der Stammesaristokratie waren und als solche die Macht bzw. die Würde des Besitzers veranschaulichten sollten; der Hauptanteil der Bevölkerung lebte in ihrer Umgebung in bescheidenen offenen Siedlungen. Um

aber das Verhältnis Herrschaftssitz (Burg)/landwirtschaftliche Siedlung zu kennen, bedarf es noch vieler sachgemäß durchgeführter Grabungen.

Abschließend sei nochmals die außerordentliche Fülle und Typenvarietät der in dem besprochenen Band beschriebenen Bronzen hervorgehoben. Das erklärt, warum dieser riesige Fundstoff bisher niemals vollständig beherrscht werden konnte. Es ist wohl noch viel zu tun, was die Typologie der Bronzen, die Verwendung der statistisch-kombinatorischen Methoden zur Bestimmung der Art der Hortfunde, der Funktion verschiedener Gegenstände (z.B. der sog. „zweiarmigen Äxte oder Pickel“, die in der Stufe Forró einsetzen und bis in die Periode Kurd fort dauern, und deren Funktion verschiedenartig interpretiert wurde: Kultgegenstände, Pferdegeschirr u.a.), das Verhältnis zwischen Fundstelle und Charakter des Hortes — sowohl topographisch und chronologisch — usw. anbelangt. Es sei aber der Autorin keineswegs vorgeworfen, nicht alle diese Forschungsrichtungen erschöpft zu haben. Auch war es nicht von ihr zu erwarten, diesen Band so eingehend wie den ersten der Serie zu verfassen, der das Studium der relativ wenig zahlreichen Bronzen vom Typ Hajdúsámson und Koszider zum Gegenstand hatte. Die verdienstvolle Arbeit von Mozsolics ist (ebenso wie der Hortcorpus Petrescu-Dimbovişas [PBF, XVIII, 1, 1978] als eine in der Richtung einer regionalen funktionellen und chronologischen Auslegung der südosteuropäischen Bronzen unvermeidliche intermediäre Forschungsstufe zu betrachten. Diese Einschätzung vermindert sicherlich nicht die hervorragende Bedeutung und unerläßliche Nützlichkeit des vorliegenden Buches. Die drei von Mozsolics veröffentlichten Bände stellen der Forschung ein wertvolles Arbeitsmittel für das Studium der höchstentwickelten Periode der Bronzemetallurgie Südosteuropas zur Verfügung.

Nona Palincas

*Prosopographia Imperii Romani saec. I.II.III, pars V, fasciculus 2, consilio et auctoritate Academiae Scientiarum Rei Publicae Democraticae Germanicae, iteratis curis edidit Leiva Petersen, Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1983, 329 p.*

Ce fascicule de PIR, publié il y a quelques années, est consacré à la lettre M; à l'occasion du IX<sup>e</sup> Congrès international d'épigraphie grecque et latine (Sofia, 31 août—6 septembre 1987), on a exposé déjà un nouveau fascicule (V/3), concernant les lettres N—O.

Inutile d'insister, ne serait-ce que sommairement, sur la richesse d'information de cet ouvrage; les épigraphistes et les historiens, dont les études seront facilitées et éclaircies par cet indispensable instrument de travail, n'hésiteront sans doute de manifester chaque fois leur gratitude à l'auteur pour son œuvre d'érudition.

Notre intérêt pour le fascicule V/2 (M) est déterminé spécialement par le nombre appréciable de personnages de rang sénatorial ou équestre, dont l'activité s'est déroulée temporairement dans la Dacie. Nous remarquons pour moment les suivants :

249. Q. Marcus Turbo Fronto Publicius Severus. Centurion de la légion II<sup>a</sup> Adiutrix, vers 95; ultérieurement, il a probablement participé à la première guerre dace de Trajan, étant décoré et avancé primipile; c'est ainsi que nous proposons de compléter le fragment épigraphique de Tibur CIL XIV 4243 = Inscr. Italiae, 4, 1<sup>2</sup>, 150: p(rimo) p(ilo) bi[s], donis don[at]o bello Dac[?]ico. Praefectus vehiculorum, probablement à l'occasion de la deuxième guerre dace; selon Pflaumi (Carrières. Supplément, 1982, p. 113), en 107—108. Pour l'évolution de cette carrière, voir l'inscription de Cyrrhus (AnnÉp, 1955, 225). Concernant un passage de l'histoire Auguste, Hadr. 6, 7 (Marcus Turbonem post Mauretiam praefecturae infulis ornatum Pannoniae Daciaeque ad tempus praefecit), nous croyons (d'accord avec Weber) que Turbo a reçu des ornements de préfet du prétoire, afin de lui confier la commande des opérations militaires contre les Sarmates,

Un autre problème soulève le passage 7, 3 de la même biographie: Dacia Turboni credita titulo Aegyptiacae praefecturae quo plus auctoritatis haberet ornato; selon nous, cet illustre personnage, dont l'ascension sur l'échelle de l'hérarchie équestre avait été interrompue (après la préfecture de la flotte de Mésène) par quelques missions spéciales (en Égypte et Cyrénaïque, en Mauretanie et dans la zone danubienne), a été purement et simplement dispensé de l'exercitation effective de la préfecture de l'Égypte. Il fut donc *titulo Aegyptiacae praefecturae ornatus*: pour faire croître son autorité, affirme la source citée plus haut; en réalité, c'était une fiction constitutionnelle, qui lui permettait l'accès à la préfecture du prétoire.

250. Marc(us, -ius?) Veracilius Verus (CIL III 832). Sa qualité de gouverneur consulaire des trois Dacies a été mise en évidence pour la première fois par M. Macrea, Dacia N.S., 8, 1964, p. 158, n. 66; cf. B. E. Thomasson, *Lalerculi praesidium*, Göteborg, 1984, col. 159, nr. 69: «Utrum praetorius Daciam superiorem an consularis tres Dacias rexerit non liquet». On pourrait placer cette légation provinciale pendant le règne de Commode ou bien sous Flagabal ou Severus Alexander; nous préférons éviter les dernières décennies de la Dacie romaine, lorsque le gouvernement provincial a été accordé de préférence aux vice-gouverneurs de rang équestre.

Pour P. Metilis Secundus Pon[---] (549), consul suffectus en octobre 123, voir ZPE, 61, 1985, p. 235—237.

Constantin C. Petolescu